

Agent particulier, M. A. SAUTON, libraire, 4 rue du Bac, à Paris.

L'abonnement est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la date de la demande d'abonnement.

Avis particulier.

Afin de nous éviter des frais de correspondance et régulariser dans nos livres l'entrée des abonnements qui doivent nous parvenir pour la présente année de 1882, nous invitons les abonnés qui ont payé l'abonnement entier de 1881, de bien vouloir nous transmettre de suite une Piastre (\$1.00), laquelle jointe aux six mois d'abonnement payés par eux en 1881, sans en avoir reçu l'équivalent, formera le prix entier de leur abonnement pour 1882 et acquittera par ce moyen la dette de l'Administration de l'*Album* à leur égard. Un reçu pour l'abonnement entier de 1882 leur sera alors expédié.

In Memoriam.

Madame la marquise de Saffray, dont nous publions dans ce numéro de l'*Album* une de ses inspirations poétiques, vient de mourir à Paris, à l'âge de 78 ans.

L'introduction qui précède cette poésie était en page et déjà imprimée lorsque la nouvelle de ce décès nous est parvenue.

Cette illustre dame était l'amie éclairée des arts et des artistes, et son salon était le point de ralliement de tous les savants, artistes et hommes de lettres.

Elle même, écrivain et poète, a conservé jusqu'à son dernier jour l'ardeur de ses nobles aspirations pour tout ce qui se rattache à l'exaltation du Beau, du Bon et du Vrai.

Nous offrons nos très vives condoléances à M. le comte de Saffray, par la perte douloureuse qu'il vient de subir pour la mort de sa mère chérie, et nous espérons qu'il fera revivre sa mémoire en Canada en continuant à publier dans l'*Album des Familles* quelques fragments des œuvres littéraires ou poétiques qu'elle a dû lui laisser en héritage, comme étant les paillettes d'or de son esprit et de son âme chrétienne.

Les funérailles de la marquise ont eu lieu à Bernières le Patri, dans le département du Calvados, en France.

Attentat sacrilège.

On se rappelle qu'il n'y eut qu'un cri d'indignation par toute la catholicité lorsque la populace de Rome jeta l'insulte aux restes mortels de l'anguste Pie IX,

dans leur translation de l'église St. Pierre au lieu de la sépulture.

Une correspondance particulière adressée à l'*Album des Familles*, quelques jours après l'attentat, nous renseigne parfaitement sur cette affaire, et malgré la date déjà reculé de ce document, nous croyons intéresser nos lecteurs en le publiant, car il émane de la plume d'un témoin oculaire et véridique.

Rome, 25 juillet 1881.

Monsieur le Directeur,

La nuit du 12 au 13 juillet restera dans les annales de la papauté comme un de ces événements suprêmes qui montrent aux yeux de tous la stabilité de cette institution, l'amour que son divin fondateur a inspiré pour elle au monde, la haine sauvage et la mauvaise foi de ses ennemis.

C'est dans cette nuit qu'a eu lieu la translation des restes mortels de Pie IX.

Désormais les pieux pèlerins qui voudront s'agenouiller devant le tombeau de Pie IX iront à St. Laurent hors les Murs, où l'illustre défunt avait choisi sa sépulture. Durant sa vie, il avait fait orner magnifiquement cette basilique. Une belle mosaïque le représente sur le porche de l'Eglise, à côté de plusieurs autres saints papes, et portant la chaise de St. Laurent, martyr. Nous ne croyons pas que la dévotion de Pie IX pour cet illustre diacre des premiers temps de l'Eglise et ce défenseur intrépide de ses biens, ait été le seul motif qui l'ait déterminé à choisir sa sépulture près de la crypte qui renferme ses reliques. La basilique est à côté du Campo Santo ou grand cimetière de Rome. Tandis que les nouveaux maîtres de Rome se font ensevelir au Panthéon, c'est en dehors de la ville, là tout près de ses fidèles sujets et enfants que le Père a voulu son tombeau, afin que la mort ne sépare point les derniers restes de ceux qu'il a tant aimés pendant sa vie et dont il a fait les délices.

La Questure n'a point permis que la translation se fit pendant le jour. Par ce refus elle a bien servi malgré elle les desseins de la Providence qui voulait glorifier Pie IX, et faire de son convoi funèbre un véritable triomphe.

A huit heures du soir les portes de St. Pierre furent fermées et des ouvriers descendirent de dessus la porte de l'escalier qui conduit à la coupole le grand cercueil en stuc, qui renfermait la caisse de plomb. Elle fut ouverte; plusieurs prélats reconnurent que les ossements étaient intacts et l'on passa en prière le reste du temps.

Vers minuit, les portes de la basilique s'ouvrirent. Quel spectacle sur la grande place de St. Pierre! Rome entière, plus de cent mille personnes, des flambeaux à la main, attendaient avec recueillement

pour accompagner à sa dernière demeure celui qui fut leur Père.

Le cortège se mit en marche suivi de cette foule compacte et frémissante. Le char funèbre était traîné par quatre chevaux noirs. Un détachement de gardes municipaux précédait et ouvrait la marche. C'était bien le cas de s'écrier, dit un journal italien, que la nuit et les ténèbres n'avaient point été faites pour les successeurs de St. Pierre... Quelle vie, quel mouvement au milieu de cette nuit mémorable!

Les maisons du Borgo étaient illuminées, comme aux jours de grandes fêtes, et jusqu'au château St. Ange, on put jouir du spectacle grandiose d'un peuple entier, priant avec ferveur et donnant par son attitude respectueuse un témoignage d'affection à son ancien maître.

A l'entrée du Borgo, on remarqua quelques groupes suspects qui voulaient troubler cette pacifique démonstration. Un homme d'une taille élevée dit à ces misérables trop empressés, et qui étaient sans doute sous ses ordres: "Attendez, ce n'est pas le moment." A peine le cortège fut-il passé, ils répondirent aux prières de la multitude par les chansons les plus obscènes et les cris: à bas les prêtres! à bas les comédiens!

Les gendarmes forcèrent ces énergumènes, peu nombreux encore, à se séparer. Ils allèrent se réunir au-delà du pont St. Ange, où ils devaient trouver des aides.

Le cortège s'avança tranquillement à la clarté de la belle illumination des rues et sous les couronnes de fleurs qu'on jetait du haut des balcons.

Cette attitude de la population romaine poussa à son comble la rage des ennemis de l'ordre. Quant le convoi parut au-delà du Tibre, il fut accueilli par les cris: "A fume, a fume! au feu! au feu! viva il re! viva la regina! viva l'indipendenza Italiana! abassa la Francia! viva la guerra! et l'hymne de Garibaldi alternait avec les versets du *Miserere*.

Ces forcenés se jetaient ensuite sur les assistants qu'ils essayaient de séparer du cortège, éteignaient leurs cierges, les leur arrachant des mains en proférant d'horribles menaces.

De la place de Venise à St. Laurent ce fut une voie douloureuse pour tous ces bons romains qui ne répondaient à ces indignités que par des prières plus ferventes et un nouveau courage. La voiture du neveu de Léon XIII, fut assaillie dans la rue Nationale par quelques-uns de ces misérables. Le jeune comte eut toute la peine du monde pour leur échapper. A la place des Thermes, un Sénateur, monté sur une chaise, excita au nom de la liberté ces honnêtes travailleurs, il en fallait bien moins pour les rendre furieux.

A St. Laurent, la confusion fut à son comble: des cris, des pleurs, des blasphèmes, des insultes, des protestations contre